

***Greenwashing*, l'invisible invasion**

Introduction

Sophie Chaulaic

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue sur *On R*, le podcast de l'université Toulouse - Jean-Jaurès. Je m'appelle Sophie Chaulaic et je suis journaliste. Ensemble, nous allons tout comprendre sur un sujet de recherche le temps d'un trajet en métro ou en bus : douze minutes passées en tête-à-tête avec un chercheur. Aujourd'hui, c'est une historienne que je reçois. Une historienne qui s'intéresse depuis plusieurs années à l'écologie politique, et avec qui nous allons parler d'un procédé bien connu, le *greenwashing*, mais dont vous allez encore découvrir des aspects. Bonjour Laure Teulières.

Laure Teulières

Bonjour.

Sophie Chaulaic

Alors vous êtes maîtresse de conférences en Histoire contemporaine, à l'UT2J, chercheuse au sein du laboratoire FRAMESPA (France Amérique Espagne Société Pouvoir Acteur). Vous êtes cofondatrice de l'Atelier d'écologie politique, l'Atécopol, qui est un collectif toulousain de chercheurs et chercheuses sur les grandes questions écologiques. Et vous avez justement codirigé un ouvrage collectif intitulé *Greenwashing. Manuel pour dépolluer le débat public*, paru au Seuil en 2022.

Le *greenwashing* au-delà du marketing

Sophie Chaulaic

Ce que vous appelez dépolluer, Laure Teulières, qu'est-ce exactement ? Le *greenwashing* est un procédé plutôt connu dans le marketing pour rendre verts et vertueux ce qui, a priori, ne l'est pas, afin de mieux le vendre. Mais dans votre ouvrage, vous expliquez que le *greenwashing* infuse bien au-delà du marketing. C'est ça ?

Laure Teulières

On R : *Greenwashing*, l'invisible invasion

Oui. Votre question démarrait sur l'idée de manuel. Effectivement, j'ai codirigé cet ouvrage avec Guillaume Carbou et Aurélien Berlan, il mobilise trente-cinq auteurs, essentiellement des scientifiques, des universitaires, chercheurs, chercheuses, mais aussi quelques journalistes spécialisés, quelques professionnels ou activistes parfois. Nous l'avons voulu comme un manuel pour pénétrer le débat public. Je n'insiste pas, mais c'est quand même crucial que tout le monde le comprenne : il nous semble que dans une société qui devrait faire face à l'enjeu écologique qui est d'une grande importance, qui revêt une telle urgence, vient un certain nombre de paroles publiques inconsidérées via les réseaux sociaux. Il y a une forme de scepticisme, de déni réaliste, de déni de l'importance de l'urgence climatique et écologique qui se fait jour. C'est mesuré par des études tout à fait fondées. Dans ce contexte-là, il y a aussi des instrumentalisation de cet enjeu par des paroles politiques notamment, des paroles politiques partisans. Il nous a semblé important d'offrir au lectorat, aux gens qui veulent vraiment s'informer, quelque chose qui est extrêmement sourcé, qui est d'une bonne tenue et qui, en même temps, se lit comme un manuel. Il y a vingt-quatre entrées thématiques : on peut lire l'ouvrage comme on veut, dans le sens qu'on veut, on peut y revenir, et c'est une bonne base pour se faire une idée dans un débat public qui est souvent parasité par des faux enjeux.

J'en viens à la deuxième partie de votre question, qu'est-ce que le *greenwashing*, finalement ? Oui, effectivement, il y a un sens de premier niveau, un sens commun, que tout le monde comprend : le *greenwashing* comme des petits enfumage en terme de communication, de marketing, pour « verdir » soit un produit, une pratique, un dispositif, une entreprise, pour donner une image plus verte que ça ne l'est. Cela peut passer par des choses très variées, comme dans la pub, il y a beaucoup de stratégies basées sur cela : les couleurs, les bruits, les images de la nature, tout le monde le sait. Mais cela passe parfois par des choses un peu plus pernicieuses. Par exemple, le fait de faire du mécénat : des grandes entreprises qui veulent que nous parlions moins de certains aspects dommageables de leur activité, vont faire du mécénat très visible et très médiatisé. Cela permet de masquer d'un côté, en surexposant de l'autre.

Sophie Chaulaic

Avez-vous des exemples ?

Laure Teulières

Si vous regardez les grandes entreprises qui sont dans les énergies, le pétrole, etc. Elles sont parties prenantes de bien des choses. Dans le domaine artistique, le domaine sportif, etc. C'est omniprésent. Elles sont d'ailleurs présentes dans

les universités, à Toulouse par exemple. Il y a des scientifiques qui ont dénoncé le fait que TotalÉnergies soit présente, essaye de pénétrer les campus pour prendre pied dans des formations sur la transition énergétique. Ça pose évidemment problème. C'est le premier niveau. Je dirais que tout le monde est à peu près compétent pour le reconnaître, même s'il ne faudrait pas croire que ce premier niveau est derrière nous. Ce sont des pratiques qui sont très présentes et même pour des observatoires, par exemple de l'éthique publicitaire. Des rapports très récents montrent que ce sont des pratiques encore très fréquentes et même grandissantes.

Nous, dans l'ouvrage, nous allons plus loin, évidemment, et nous donnons au *greenwashing* un sens plus profond et plus large qui n'est pas simplement un petit enfumage de communication ou de marketing, mais des dispositifs qui peuvent être des techniques, des réglementations, des formes d'organisation de nos sociétés, des produits, qui prétendent répondre à l'enjeu écologique mais qui ne sont pas du tout à la hauteur de ce qu'ils prétendent. Finalement, soit qu'ils fassent une sorte de fausse promesse, une promesse inconsidérée, soit qu'ils masquent, déplacent, le problème environnemental. C'est une problématique très fréquente, c'est-à-dire que nous trouvons une solution ici sur cet aspect-là du problème, mais nous renforçons la problématique écologique ailleurs, nous causons d'autres dégâts, voire nous nous enfermons dans de nouvelles impasses. Ou bien cela peut être aussi qu'ils sont anecdotiques, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas à l'échelle. Certes ils apportent une solution, mais à une toute petite échelle, qui est anecdotique. C'est à beaucoup plus large échelle qu'il nous faut des solutions.

Et enfin, troisième niveau, parce que nous allons jusqu'au troisième niveau. Aujourd'hui, pour nous, le *greenwashing* est dans notre société un espèce de fait systémique, c'est-à-dire qu'il y a une tendance générale pour tout un tas de raisons à produire du *greenwashing* et du coup, à retarder la réponse nécessaire à l'enjeu écologique.

Les dispositifs du *greenwashing*

Sophie Chaulaic

Alors je vais revenir sur le niveau deux : les dispositifs. Comment cela se fait que ces dispositifs teintés de *greenwashing* existent ? D'où viennent-ils ?

Laure Teulières

Le *greenwashing* a une histoire. Le mot même est un néologisme qui a été inventé à la fin des années 1980 et qui se publicise dans les années 1990. Il est

d'abord inventé par les activistes de l'écologie, c'est-à-dire ceux qui essaient de défendre la cause environnementale, qui voient dans cette période de l'Histoire, se produire une sorte de récupération de la cause écologique. Nous sortons de la période des années 1960-1970 où il y a une floraison de revendications et d'un souci, d'une préoccupation, pour l'environnement. C'est la naissance des grandes dynamiques, des grands mouvements et de tout un tas de discours bien charpentés sur la question environnementale. Dès cette époque-là, c'était une cause pour la jeunesse, il faut bien le comprendre. C'est un poste qui est surtout destiné à des étudiants, mais il faut bien voir que la préoccupation environnementale ne date pas d'aujourd'hui, elle ne date pas d'il y a cinq ans, ni d'il y a dix ans. Elle est forte, très forte, comme un mouvement social profond, dans les années 1970 notamment, au sein de la communauté hippie par exemple, mais pas seulement : une grande partie de la jeunesse, une partie de la société, une partie de la gauche, etc. Cela fait partie des nouveaux mouvements sociaux post-68 en France. Nous allons les appeler comme ça, les « années post-68 », mais cela prend des racines plus profondes dans les années 1960.

Bref, ce qui est sûr, c'est qu'à cette époque-là, la cause environnementale était portée par une vraie critique sociale, c'est-à-dire qu'il y avait des lectures assez radicales de ce qui dans notre organisation sociale, fait que nous causons de tels dommages à l'environnement. Que faudrait-il faire pour en sortir ? Cela a débouché sur de vrais résultats, c'est-à-dire que c'est une décennie où il y a par exemple des administrations publiques qui se mettent en place. Aux États-Unis est créée une agence de l'environnement, en France est créé un ministère de l'Environnement, une administration, etc. Il y a aussi des combats juridiques... Bref, il y a un certain nombre d'acquis dans la réglementation. Dans les années 1980, il va y avoir un espèce de creux de la vague. L'environnement est ressaisi sous l'angle du *greenwashing*, par un écologisme d'entreprise, notamment certaines multinationales, pour dégonfler la question. C'est dans ce contexte que le terme de *greenwashing* apparaît.

Depuis, il s'est développé, comme je l'ai dit auparavant, beaucoup plus largement, comme un fait structurel. Et qu'est-ce qui pousse à cela ? Notre société est organisée par un certain nombre de cadres qui donnent leurs orientations à notre monde économique. Par exemple, dans quel monde économique vivons-nous ? Nous vivons dans des sociétés marquées par le capitalisme néolibéral, des sociétés de concurrence, où le fait de capitaliser des profits est essentiel : productivisme, consumérisme ; la quête de la croissance. Tout notre monde social est adossé à une quête continue : la croissance. Ce cadrage économique, économiste, qui fait tout reposer sur une économie vue seulement au prisme de la croissance capitaliste, en soit, est producteur de *greenwashing*. C'est antinomique avec le fait de respecter un certain nombre de

limites planétaires, de limites métaboliques, de limites dans notre rapport matériel au monde et dans notre rapport aux équilibres de ce qui n'est pas l'humain, mais ce que sont les écosystèmes, le tissu de la vie dans son ensemble. Si nous ne changeons pas ce paradigme, nous ne pouvons produire que des solutions qui sont de l'ordre du *greenwashing*. Elles ne sont pas forcément toujours mauvaises, mais soit elles ne peuvent pas être déployées à l'échelle voulue, soit elles ne règlent qu'un aspect du problème en oubliant d'autres, etc. C'est dans tout cela que se niche le *greenwashing*.

C'est pour cela que dans notre livre, nous disons que nous abordons un certain angle dans les entrées de thématiques. Par exemple, ce n'est pas que le véhicule électrique ne serait pas écologique. Il peut être une partie de la solution, il va être une partie de la solution. Mais prétendre que nous allons rester dans le même monde de la mobilité individuelle avec sa voiture individuelle, en plus avec un marché automobile qui va plutôt vers les SUV (*Sport utility vehicle*) lourdes, que nous allons magiquement électrifier tout cela et que tout sera résolu, cela devient très profondément du *greenwashing*.

Sophie Chaulaic

Quand vous parlez de *greenwashing* qui devient structurel, c'est ça précisément qui le rend difficile à détecter ? D'où le titre de l'ouvrage ?

Laure Teulières

Oui, absolument. Un manuel pour désenfumer le débat public. Ce que nous constatons, c'est que le *greenwashing* peut être à la fois opéré, causé par des acteurs, que ce soit des individus, des groupes, des lobbies, des entreprises, qui peuvent avoir un intérêt à défendre. Elles veulent, à travers le *greenwashing*, défendre le fait de ne pas changer ou d'aller vers des solutions qui les arrangent, mais qui ne sont pas véritablement des solutions aux enjeux écologiques, tout cela avec une défense d'intérêts particuliers et un certain cynisme. Mais le *greenwashing* peut être aussi produit et finalement accepté, presque sans même s'en rendre compte, en pensant de bonne foi que nous sommes en train d'essayer de trouver des solutions ou qu'il faut essayer de déployer telle ou telle proposition.

Finalement, il y a aussi une tendance à accepter ces fausses promesses pour une partie du public, peut-être parce que c'est plus confortable que de se poser des vrais questionnements qui engageraient à des vrais changements. En même temps, je ne suis pas en train de dire que les changements ne devraient être que sur les individus. Nous sommes bien d'accord que quand nous parlons de changement, il faut se poser au niveau de la société, des choix que nous faisons

On R : *Greenwashing*, l'invisible invasion

pour son organisation. N'empêche qu'il y a une forme de facilité à accepter docilement le *greenwashing*. Et nous, au contraire, nous faisons le pari qu'une partie de la population n'attend que des outils pour avoir plus de lucidité et plus de maturité dans la manière de se saisir de ces enjeux.

Les conséquences du *greenwashing*

Sophie Chaulaic

Il y a un élément important là-dedans, c'est ce que produit le *greenwashing*. Quelles seraient les conséquences ou quelles sont les conséquences de ce *greenwashing* structurel ?

Laure Teulières

Dans notre ouvrage, nous essayons de vraiment de penser cela. Au début, dans l'appréhension de sens commun de ce qu'est le *greenwashing*, nous pouvons nous dire : « bon, ce n'est pas grave, c'est un peu d'esbroufe. ». Mais non, aujourd'hui, dans des effets de *greenwashing* structurel, nous sommes en train de retarder, et en partie de rater, une réponse qui serait sérieuse à l'enjeu écologique, tellement cruciale qu'il en est aujourd'hui vital. Nous parlons de conditions d'habitabilité de notre monde, tout simplement. C'est du *greenwashing* qui est un peu à la main de macro-acteurs de notre monde : des multinationales, des gouvernements qui s'en font les servants et les complices, et qui sont en train de récupérer l'idée même de transition pour en faire quelque chose selon leur vue, leurs intérêts, et qui nous emmènent dans de nouvelles impasses. Et le *greenwashing*, à ce moment-là, produit non pas une réponse à la crise écologique, mais un nouveau saut d'artificialisation, d'industrialisation et de financiarisation de notre monde où nous devenons encore plus finalement soumis à une organisation du monde intenable à la longue, sauf à être d'accord avec une extrême violence à l'encontre des milieux vivants et même d'une partie des humains eux-mêmes.

C'est pour cela que nous concluons en disant que le *greenwashing* n'a rien d'anecdotique. C'est quelque chose qui produit ce que nous appelons un verrouillage de l'avenir. Aujourd'hui, nous sommes vraiment dans un moment crucial. En tant qu'historienne, j'y vois un espèce de goulot d'étranglement anthropologique de notre trajectoire de long terme. Est-ce que nous allons arrêter ? Est-ce que nous allons arriver à faire bifurquer notre monde pour le faire atterrir, si nous voulons reprendre une expression de Latour, vers quelque chose qui soit soutenable ? Ou est-ce que nous allons continuer à détruire à ce qui sert de substrat à la vie, à nos sociétés ? À mesure que le *greenwashing* retarde une vraie compréhension et le déploiement de vraies solutions, nous

On R : *Greenwashing*, l'invisible invasion

ratons des portes, des opportunités, des capacités de bifurquer. Il y a des effets de seuil qui sont franchis, qui font que le monde, peu à peu, devient moins propice à une société qui soit soutenable et à terme, à une société qui demeure viable. Donc le *greenwashing* devient quelque chose d'extrêmement sérieux.

Sophie Chaulaic

D'où l'intérêt de dépolluer le débat public, qui est le titre du manuel, collectif je le rappelle, que vous avez co-dirigé.

Recommandation de lecture

Sophie Chaulaic

Tradition sur *On R*, Laure Teulières : c'est celle de vous demander une référence, que ce soit un livre, un documentaire, un colloque, un débat, sur le thème que nous venons d'évoquer. Quel serait le vôtre ?

Laure Teulières

Je dirais qu'un bon complément, selon moi, encore pour parler de l'Histoire, est un livre d'Histoire environnementale sur l'Histoire des luttes de l'environnement. C'est un ouvrage très agréable à lire parce qu'une double page équivaut à une lutte. Il remonte jusqu'à la fin de l'époque moderne, donc il y a le 19^e et le XX^e siècle. Voilà, c'est assez inspirant et cela fait découvrir tout un tas de combats pour l'environnement de natures très diverses. Très intéressant à connaître. Son titre c'est : *Une histoire des luttes pour l'environnement*.

Remerciements

Sophie Chaulaic

Merci beaucoup Laure Teulières d'avoir accepté notre invitation sur *On R*. *On R* est une production de l'Université de Toulouse – Jean-Jaurès, portée par le Centre de Promotion de la Recherche Scientifique, le Service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique, de l'UT2J. Réalisation Cédric Peyronnet, du Pôle Production – Le Vidéographe. *On R* est diffusé sur Miroir, le webmédia de l'université Toulouse Jean-Jaurès et est accessible via le www.univ-tlse2.fr de l'Université et vous pouvez retrouver *On R* sur les différents comptes de l'UT2J ainsi que sur les plateformes numériques.